

çoive aujourd'hui quels chemins ils auraient pu prendre, et de quels intermédiaires ils auraient pu se servir. Ainsi, la fable des Sirènes était commune à la Grèce, à l'Irlande et à l'Allemagne, ce qui n'est pas surprenant; mais que dire quand on constate que la ballade où Goethe dépeint si poétiquement le pouvoir fatal de l'Ondine, n'aurait rien appris aux indigènes de Madagascar? Que dire quand-on voit l'histoire de Cendrillon aussi familière -aux Egyptiens qu'aux Hindous? Faut-il simplement reconnaître son ignorance et l'impossibilité actuelle où l'on est d'adapter une explication plausible à des singularités de ce genre? Car il semble vraiment que la littérature des contes ait eu sa Tour de Babel et sa dispersion miraculeuse sur toute la surface du globe.

Il y a là sans doute une difficulté, mais elle n'est point insoluble, et l'on a déjà mis en avant plusieurs causes pour le fait à éclaircir, par exemple, l'existence possible de traductions littéraires, servant de véhicules à certains contes, ou bien l'esclavage transportant un peu partout, grâce aux femmes, les récits enfantins des différentes races; toutefois, de semblables explications, valables en certains cas, n'ont point l'ampleur nécessaire pour rendre compte du remarquable phénomène dont il s'agit, l'ubiquité des contes, et elles laissent subsister une interprétation plus compréhensive, fondée sur l'analogie.

Dans le domaine des mythes, très voisin de celui des contes, on a déjà remarqué chez différents peuples des coïncidences singulières au premier abord, mais explicables à la réflexion par le motif que voici : le fond d'un mythe est généralement une métaphore suscitée par un fait, et le fait générateur du mythe suggérera plutôt, chez les spectateurs, la même image que des images différentes.

C'est ainsi que, presque partout, les nuages et les ténèbres ont été considérés comme des monstres engloutissant la lumière; que, par suite de cette idée, les éclipses de lune ou de soleil ont passé presque partout pour être produites par un monstre en train d'avaler l'astre, et que, presque partout aussi, on a cherché à effrayer ce monstre en lui faisant un charivari. Ces conceptions sont assez naturelles pour qu'on n'ait pas besoin de supposer une entente entre les peuples qui les possèdent. L'exemple ici n'a rien d'em-